

ÉPITRE

A MON AMI LE DR E. H., SOREL.

... *Quamquam risentem dicere verum*
Quid velat ? ...
 HORACE, SAT. 2e.

I

Quand tu me rencontrais hier sur ton chemin,
 Te souviens-tu, docteur, de m'avoir pris la main
 Et, surpris de me voir d'une humeur si maussade,
 De m'avoir affirmé que j'étais bien malade ?
 "Comment, t'écrias-tu, toi si gros et si gras,
 Te voilà le visage aussi long que le bras !
 Manges-tu ? Dors-tu bien ? N'as-tu pas la co-
 [lique ?]
 Ma foi, tu me parais quelque peu dyspeptique...
 Et le poult !... ah ! mon Dieu !... mais tu te
 [meurs, mon cher.
 A quoi bon le cacher ? Je le vois à ton air.
 Si tu m'en crois, tu vas, sans perdre une minute,
 Et prévenant de suite une pire rechute,
 Te mettre au lit. Crois-moi : c'est le meilleur
 [parti.
 De m'avoir dédaigné plus d'un s'est repenti !"
 C'est ainsi que, tout fier d'une nouvelle aubaine,
 Et comptant les profits que te rendrait ma peine,
 Avec des grands mots tu pensais m'effrayer.

**

O docteur, ne crois pas que je veuille railler
 Si je parle en ces vers de ta crainte frivole
 Et si j'ose traiter la science de folle.
 Plut au ciel que des maux je fusse le jouet
 Et même que la Parque, arrêtant son rouet,
 Aiguilât ses ciseaux ébréchés par l'usage
 Pour m'envoyer d'un coup voir le sombre rivage !
 C'est alors, cher docteur, que tu pourrais du
 [moins
 Porter à mon service et ta trousse et tes soins.
 A mon triste chevet tu viendrais, tout de suite,
 Etaler fièrement ton ordonnance écrite,
 Tous tes petits couteaux et tes flacons poudreux.
 Entre deux gros accès d'un rhume catarrheux,
 Comme en rêve, mon œil verrait ta sombre
 [image
 De même qu'un oiseau de sinistre présage,
 Sans cesse voltiger et repasser sans bruit
 De mon lit à la table et de la table au lit.
 Tu pourrais bien aussi, suivant certaine mode,
 Me saigner sans pitié, puis me noyer d'eau
 Puis avec du kermès me forcer à mourir, [claude,
 Sous le prétexte vain de vouloir me guérir.

**

Mais aujourd'hui, docteur, de tous tes catalogues,
 Tu peux rayer mon nom et remporter tes drogues ;
 Car, si de quelque part je me sens tourmenté,
 Moi qui me donne ici l'air d'un homme en santé,
 Sache qu'en ce bas monde il n'est pas d'Esculape
 Qui guérisse du mal dont le destin me frappe....
 Quoi ! tout plein de ton art, tu jettes les hauts
 [cris !
 Tout "beau, docteur, tout beau ! seras-tu moins
 [surpris
 Quand je t'aurai prouvé par mon fait salutaire
 Que mon mal, qui n'est pas dans ton diction-
 Occupe cependant les Parques et Charon [naire,
 Et peut même peupler Beauport ou Charen-
 ton ? ...
 Hier, quand tu me vis plus défait et plus blême,
 Que je ne fus jamais au saint temps du carême,
 De quelque illusion tu te crus le jouet.
 "Pourquoi, te disais-tu, ce regard inquiet,
 Et ce teint maladif et ces nouvelles rides ?
 Ne le croirait-on pas en proie aux Euménides ?
 Il se parle à lui-même ; il évite mes yeux :
 On dirait d'un voleur ou bien... d'un amoureux"
 Lancé sur cette voie, ô docteur estimable,
 Que ne t'a pas dicté ton esprit charitable ?
 Du moins je le suppose ; à tes yeux abusés,
 J'eus l'air d'un furieux, les cheveux hérissés ;
 Mes yeux étaient hagards ; au front j'avais des
 [cornes....
 Bien plus, vilain docteur, dépassant toutes
 [bornes,
 D'un poète en travail tu me trouvas les airs !

**

Que mon œil à jamais regarde de travers
 Si tu n'as deviné mon sort, hélas ! trop triste !
 Tu te trompes pourtant : et sur ce point j'in-
 [siste.
 Le poète n'est pas celui qui, comme moi,
 Peut enfourcher Pégase et sans bride, sans loi,
 Attrapper au hasard quelques rimes mauvaises
 Pour donner après tout de l'ouvrage aux Sau-
 [maises.
 C'est à ceux-là plutôt qui reçoivent de Dieu
 Un génie inspiré, des accents pleins de feu
 Pour chanter aisément les faits les plus su-
 [blimes, (1)
 Et qui jamais ne sont esclaves de leurs rimes :
 C'est à ceux-là qu'il faut accorder ce grand nom.
 Qu'on le donne à Lemay, disciple d'Apollon,
 Au bon vieux Crémazie, à l'immortel Fréchette,
 Qui des lauriers français fit la noble conquête !
 Mais pour nous, pauvres gens, dont la muse est
 [sans voix,
 Que Dieu force à rimer pour nos péchés, je crois,
 Nous n'aurons pas, du moins sans en avoir la gloire,
 Un titre qui pourrait devenir dérisoire ;
 Et du nom de rimeurs s'achons nous contenter.
 Plusieurs contre cela sauront se révolter
 Et déjà j'en entends... mais, docteur, je t'oublie,

Revenons à mon mal ou bien à ma folie.
 Te traitant en ami, je veux t'ouvrir mon cœur
 Et te prouver en vers comme j'ai du malheur.

II

Voilà déjà trois jours qu'une Muse importune,
 Venant je ne sais d'où, peut-être de la lune,
 Me tire par l'oreille et veut que, sans tarder,
 Aux flancs de l'Hélicon j'aie me hasarder.
 Enfin, las et rendu, le cœur plein d'amertume,
 Je m'arme en maugréant d'une vilaine plume
 Et me voilà rimeur... rimeur contre mon gré !
 Soit ; je ferai des vers, me dis-je exaspéré ;
 Mais je saurai du moins, dans un feu légitime,
 Me venger sur autrui des ennuis de la rime.
 Je déclare la guerre aux rimeurs ignorants
 Et leur ferai payer tous mes nouveaux tourments.

**

Déjà d'un si beau feu l'ardeur s'est refroidie :
 Voilà que la raison, plus calme, moins hardie,
 Do mon vilain projet accourt me détourner ;
 "A médire, dit-elle, à quoi bon t'entraîner ?
 Que te font après tout ces auteurs innombrables
 Qui dépensent leur vie en rimes lamentables ?
 Tout le mal est pour eux ; dans leur illusion,
 Ils ruinent leur santé, puis perdent la raison.
 Et quel mauvais métier que celui de médire ?
 Qu'arriva-t-il jadis, pour avoir voulu rire,
 A ce mordant Placide, à ce bon Piquefort ?
 La gazette le dit : ce fut leur coup de mort.
 Avant donc de railler, contemple, téméraire,
 De ces deux mécréants la chute salutaire,
 Puis, si tu l'oses, marche et ne m'écoute pas..."

**

"Mais quoi ? ta voix s'éteint et ta muse à
 [grans pas
 Recule d'épouvante et fuit toute honteuse !
 Où donc est ton ardeur, ton humeur batailleuse ?
 "Sans doute, notre siècle est fécond en travers
 Et l'homme en général est plus sot que pervers.
 Ainsi qu'aux temps d'Horace, on voit encor des
 [riches
 Ne boire que de l'eau, se nourrir de noix chiches ;
 Et d'autres qui, tombant dans l'excès opposé,
 Ne s'estiment heureux que s'ils ont dépensé.
 Le bien que leur légua par testament leur père.
 "L'un se plaignait à tort d'un mal imaginaire,
 Près de lui fait monter la garde aux médecins :
 Au contraire, un gouteux traitera d'assassins
 Les disciples savants de Celse et d'Hippocrate.
 "Celui-ci, qui se croit un rusé diplomate,
 Juge, en maître passé, des grands événements
 Qui font trembler les rois et les gouvernements :
 "Garfield perdra, dit-il ; Gladstone est inca-
 [pable ;
 "Bismark pourrait bien faire un saut désagré-
 [able"...
 A l'entendre on dirait que lui seul en ses mains
 Tient le sceptre des rois et le sort des humains.
 Celui-là, non moins sot, bien qu'en un sens con-
 [traire,

Affecte l'ignorance en pareille matière :
 Que le pays soit riche ou ne possède rien ;
 Qu'on ait la guerre ou non ? Certes il s'en moque
 [bien !
 "C'est ainsi que les sots, fuyant un ridicule,
 Dans l'excès diffèrent se jette sans scrupule : (2)
 Pareils à ces nochers, poussés de-ci de là,
 Que la peur de Charybde entraîna dans Scylla.

**

"Abaisse tes regards sur la foule des rues.
 L'un, la canne à la main, le regard dans les nues,
 Voudrait sur sa personne attirer tous les yeux :
 C'est un fade galant qui se croit dangereux,
 Il est superbe, vain : c'est un fat, c'est tout dire.
 L'autre, enrichi d'hier, et qui ne sait pas lire,
 Etale insolemment aux regards des jaloux
 Ses dix doigts tout garnis d'or et de faux bijoux.
 "Ici, c'est un chanteur qui se croit grand ar-
 [tiste ;
 Là, c'est un misanthrope au front bas, à l'œil
 [triste ;
 Plus loin, un bel esprit, grand lecteur de ro-
 [mans ;
 Un impie escorté de nombreux partisans ;
 Un bigot, un bavard, un sot millionnaire,
 Un bizarre, un distrair, un prodigue antiquaire,
 Un pédant, un rêveur... mais il faut m'arrêter,
 Car d'Esprit méditant tu pourrais me traiter,
 Et trouver que je prêche aussi bien la sagesse
 Qu'un mortel dépravé prêcherait la noblesse.

**

"J'ai pourtant bien le droit, car je suis la
 [Raison,
 D'appeler sans détour les choses par leur nom.
 Par les honteux écarts d'une race offensée,
 Je suis à chaque instant outragée, offensée ;
 Sans me voir assaillir je ne puis faire un pas,
 Et tu voudrais ici que je ne parle pas !...
 "Mais ignore-tu donc que, dans sa vaine
 [audace,
 La Folie en tous lieux vient m'enlever ma place ?
 Partout elle a porté ses pas triomphateurs,
 Et sur mes autels même, à mes adorateurs,
 Arrache sous mon nom de risibles hommages.
 La sagesse n'est plus, les sots passent pour sages ;
 Le premier rang se donne à des statisticiens,
 A d'heureux enrichis, à des politiciens,
 On m'outrage en public, sur la scène on me
 [joue,
 Et l'on fait des romans où chacun me bafoue.
 Eh ! quoi ! jusqu'au Palais, si j'élevais la voix,
 Vite quelque avocat, fouillant le sac aux lois,
 Veut me fermer la bouche avec des mots bar-
 [bares !...
 (2) Dum vitent stulti vitia, in contraria currunt.

HORACE, Sat.

"J'ai beau me récrier contre ces faits bizarres,
 Gourmander, tempêter, sermonner, reprocher ;
 A mes cris importuns tous courent se cacher ;
 Sourde-oreille partout et sur toute la ligne,
 Dès lors que je parais, c'est le mot de consigne !

**

"Et toi, tu prétendrais, avec de méchants
 [vers,
 En corriger un seul d'un seul de ces travers !
 Où la raison faillit, tu te flattes peut-être
 De vaincre en critiquant, d'être reconnu maître !
 Toi qui sembles si fier de tes grands coups dans
 [l'eau,
 Es-tu donc un Lucile, un Horace, un Boileau ?
 "O le plaisant censeur ! c'est par de faibles
 [rimes
 Qu'il veut à son prochain faire un des plus
 [grands crimes
 D'aligner sans raison des vers ainsi que lui !
 Un sot veut se moquer des sottises d'autrui !
 "Et de quel droit veux-tu, sans que, Moi, je
 [t'appelle,
 Pour critiquer en vain te casser la cervelle ?
 J'aurais-je par hasard désigné parmi tous
 Au soin de me venger des outrages des sots ?
 "Ah ! tremble, audacieux ; recule, ou me re-
 [doute....
 Ou marche.... et que ton char t'écrase sur la
 [route....
 "Mais tu n'écoutes plus : je t'en ai dit assez
 Pour t'ôter du cerveau des projets insensés"...

III

Je le crois bien. Après pareille réprimande,
 Que reste-t-il à faire ? Aussi je ne demande
 Rien de plus pour mon compte, et je fuis en
 [courant,
 Décidé, cher docteur, si jamais l'on m'y prend,
 A pratiquer en grand l'art de la médecine.
 Homme de la rhubarbe et du vin de quinine,
 N'es-tu pas à présent convaincu que le vers
 N'appartient ici-bas qu'aux esprits de travers ?

**

Adieu donc pour toujours, adieu, Muse inhu-
 [maine,
 Je fais ces derniers vers pour te jurer ma haine...
 Mais hélas ! ce sont là mes désirs quotidiens.
 Cent fois je te maudis et cent fois te reviens.
 Et, pour ne pas finir sans un trait satyrique,
 Ce sont tous les vœux bons dans la politique :
 Car promettre et tenir, c'est pour le candidat
 Promettre ce qu'on veut, et tenir... le mandat !
 Ixe.

25 août 1880.

UNE PROPHÉTESSE

Il y avait, je ne sais plus quand, rue de
 Rivoli, une femme jeune et belle qui te-
 nait du ciel, peut-être de l'enfer, une
 étrange et mystérieuse puissance ; sa nais-
 sance, son nom, sa fortune et son langage,
 tout chez elle était marqué au coin de
 l'extraordinaire ; à la voir avec ses ma-
 nières excentriques, son air inspiré et la
 bizarrerie de ses habitudes, on était tenté
 de la regarder comme une création d'un
 autre monde, et plus d'une crédule grande
 dame du faubourg n'était pas éloignée de se
 signer à son approche.

Cette femme ne ressemblait à aucune
 autre, on eût dit qu'elle était en perpé-
 tuelle communication avec les esprits d'un
 autre ordre intellectuel, et qu'elle repous-
 sait le positif pour l'idéal, le palpable pour
 l'invisible. Sa vue, qui était bien une se-
 conde vue, perceait à travers les choses fu-
 tures, et elle lisait l'avenir sur les traits du
 visage tout aussi facilement que d'autres
 lisent dans un livre. Lorsque quelque
 destinée remarquable venait à passer de-
 vant elle, elle tressaillait involontairement
 comme la sybille ; elle avait beau se dé-
 battre et résister, il fallait que l'inspira-
 tion se fit jour et que le dieu parlât malgré
 elle.—On ne savait alors d'où elle venait ;
 elle a disparu depuis sans que nul puisse
 dire où elle est allée.—J'ai oublié son
 nom.

Un soir, il y avait bal chez le vicomte
 d'Arlincourt. La foule avait envahi les
 salons, et Mme de Pontry (ah ! je re-
 trouve le nom), Mme de Pontry, c'est bien
 cela, selon son habitude, jetait un regard
 scrutateur sur tous ceux qui entraient et
 se faisaient annoncer... Tout à coup, son
 visage pâlit, une vive expression d'étonne-
 ment se peignit sur tous ses traits, et une
 étrange émotion vint animer son ardente
 physionomie. Elle fait signe au vicomte
 qui s'approche, et elle lui adresse cette
 question :

—Dites-moi... quel est ce jeune homme ?

celui qui salue Mme la comtesse de *** ?

—Qui le quitte et s'approche de la du-
chesse de B... ?

—Précisément. Cet homme est remar-
 quable par sa destinée, tout en lui est
 étrange ! Je voudrais bien l'entendre.

—Je vais vous le présenter si vous vou-
 lez... Vous connaît-il ?

—Nullément ; je le vois pour la pre-
 mière fois... Est-il de famille ?

—D'une très ancienne, madame. Ré-
 çemment entré dans la magistrature, il est
 appelé à y remporter les plus brillants
 succès.

—Pas pour longtemps ; il n'y restera
 pas. D'autres triomphes l'attendent. Cet
 état ne sera pas le sien.

—Ah ! pardon fit le vicomte en riant,
 j'oubliais que je parle à une prophétesse.

—Présentez-le-moi, de grâce.

—A l'instant ; mais hâtez-vous de le
 séduire, car il aime presque déjà, et son
 mariage avec Mlle de *** est quasi arrêté...

A ces mots, Mme de Pontry redressa
 brusquement la tête, fronça le sourcil,
 comme si le vicomte venait de lui dire la
 chose du monde la plus inconvenante et
 la plus déplacée, et elle lui dit avec im-
 patience :

—Et je vous affirme, moi, que cet
 homme ne se mariera jamais !

Un instant après, le jeune homme fut
 présenté à Mme de Pontry, qui l'engagea
 à s'asseoir près d'elle. Ce qui se passa
 alors, nul ne put le savoir, ni l'entendre ;
 toujours est-il que lorsque le signal de la
 contredanse résonna sous les lambris de
 ces salons étincelants, une danseuse at-
 tendit vainement la main d'un cavalier
 qui s'oubliait auprès de la devineresse. Le
 maître de la maison s'en aperçut trop
 tard, et lorsqu'il s'approcha du jeune
 étourdi pour lui faire des reproches tem-
 pérés par son indulgence bien connue, il
 le trouva triste et mélancolique au milieu
 de toutes ces joies mondaines.

—Eh bien ! la pythonisse vous a donc
 aussi enveloppé de son charme ? lui dit
 le vicomte ; vous venez de rêver ; allons !
 dansez maintenant.

—Danser ! répondit le jeune homme,
 en paraissant s'arracher à une grave pré-
 occupation ; mais vous ne savez donc pas
 ce qu'elle vient de me dire ?... Elle m'a
 déclaré solennellement qu'avant peu...
 vous seriez une des gloires du barreau...
 belle découverte ma foi !

—Elle m'a déclaré que je serais.....
 prêtre !

—Vous ! élégant, recherché, déjà cé-
 lèbre et marchant dans les plaisirs et les
 bonheurs de la vie du grand monde.....
 Allons donc !

Le jeune homme baissa la tête en sou-
 riant tristement et dit :

C'est vrai... mais qui connaît son ave-
 nir ?..... J'ai déjà rêvé à cela et..... qui
 sait ?.....

Quelques mois après, on écrivait au vi-
 comte d'Arlincourt qu'un des jeunes hom-
 mes les plus élégants du faubourg Saint-
 Germain, regretté de tout ce que le monde
 compte de plus illustre et de plus fashio-
 nable, venait d'entrer dans l'état ecclésias-
 tique.

Ce jeune homme se nommait de Ravi-
 gnan !

GALOPPE D'ONQUAIRE.

Le souvenir est comme une plante qu'il faut
 avoir planté de bonne heure, sans quoi elle ne
 s'enracine pas.

Il est un temps où notre âge plaide pour nous,
 et un autre temps où nous plaïdons pour notre
 âge, et alors que de causes perdues !

M. Alphonse est souffrant :
 Le médecin accourt à son chevet. Mlle Nana,
 éplorée, les cheveux épars, demande si les jours
 de cet être aimé sont en danger.

—Hum, fait le docteur, je ne sais pas s'il
 mourra, mais par ce temps de chaleur orageuse,
 il peut tourner.

La cause des maladies.—Exposez-vous aux
 intempéries le jour et la nuit ; manger beau-
 coup sans prendre d'exercice ; travaillez beau-
 coup sans perdre de repos ; prenez des remèdes
 continuellement ; faites usage de toutes les
 mauvaises drogues que l'on veut rendre popu-
 laires et alors vous désirerez connaître le moyen
 DE VOUS GUÉRIR

Moyen que l'on peut vous indiquer en deux
 mots : "Faites usage des Amers de Houblon."
 Voir l'annonce publiée dans une autre colonne.

(1) neque si quis scribat, uti nos
 Seruoni propriam, putes hunc exspectam.
 Ingenium cui sit, cui meus diviniat, atque os,
 Magna sonaturum, des nominis huius honorem.
 HORACE, Sat. 4e.